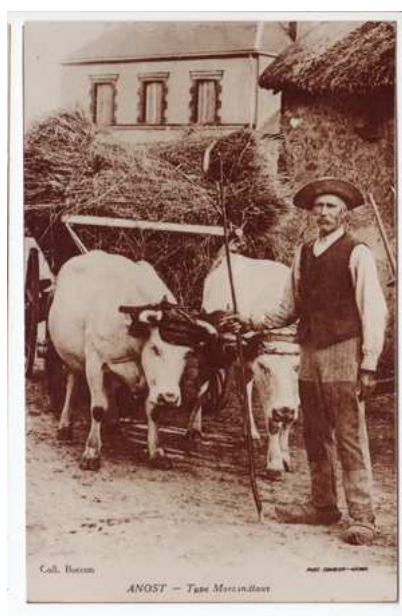


Histoire et traditions: les Galvachers

La Galvache était une activité typique du Haut-Morvan jusqu'en 1914. L'étymologie du mot rappelle les voyages, la vie errante des Galvachers ou charretiers, qui allaient loin du Morvan entreprendre des charrois de toutes sortes: transport de produits forestiers en direction des gares ou des usines, transport de minerai de fer travaillé, quelquefois de récoltes...

Cette migration saisonnière du 1er mai au 11 Novembre, se faisait en direction des "pays-bas" (par rapport au Morvan, soit toutes les régions du pourtour : Nivernais, Puisaye, Berry, Bassin de Paris, Bourgogne, jusqu'en Picardie et dans l'Est de la France). Le besoin d'argent, dû à la pauvreté - la terre était chiche en Morvan -, explique les migrations des charretiers (bouviers habiles et réputés aguerris sur les pentes de leurs montagnes) et de leurs attelages de bœufs roux ou barrés, mi-roux mi-blancs, très bien formés au travail dans les difficiles carrières morvandelles.



Anost, au milieu du XIXe siècle, comptait près de 700 Galvachers venant du bourg et surtout des hameaux environnants. Une si longue absence, bien sûr, serrait les cœurs. Alors, on se retrouvait une dernière fois chez le Co en Bussy, sur la route d'Arleuf, dernier hameau (d'Anost) avant les bois de la Nièvre.

La Complainte des Galvachers garde le souvenir de ce moment douloureux. Les hommes buvaient la "goutte" puis faisaient leurs adieux. Chacun cherchait à atténuer l'amertume du départ et la séparation pour 6 mois au moins. La Galvache, usage ancestral dont l'origine se confond avec l'histoire même du pays, plonge ses racines jusqu'au cœur de l'âme Morvandelle et ce label de vérité, plus qu'une image venue d'un passé aujourd'hui révolu, demeure le symbole d'une identité territoriale.

Ces gens, hommes du bois et du bœuf, laissés pour compte sur leur rocher de granit ensauvagé, développèrent des façons de procéder ainsi que des techniques qu'ils poussèrent à leurs extrémités et seul un changement fondamental de la vieille société rurale, dû aux drames historiques, auxquels on peut ajouter l'extraordinaire avancée du progrès technologique, put mettre un terme à ces "savoir-faire". Dès le XVe siècle, les gens du Morvan furent habilités par ordonnance royale, à faire flotter leur bois jusqu'à

Paris, afin de chauffer la grande cité et pendant plus de 400 longues années, à partir de l'Yonne aux eaux grossies par des lâchers d'étangs, réguliers, se bâtit la légende des matelots dansant sur les rouleaux d'écume, guidant leurs trains de bûches jusqu'au port des Célestins sis en rivière de Seine, passée Notre Dame la jolie.

Ils partageaient la gloire de cet exploit avec des théories de bouviers accomplis, qui, là-bas, dans les rudes montagnes de ce Pays perdu, pouvaient débarder et transporter le bois de moulée malgré les ravines pentues, aidés en cela par une race de bovins rustiques, au pelage rouge, considérés par bien des spécialistes anciens, comme les meilleurs au monde pour leur aptitude au travail. La relation entre l'homme et l'animal, ce plus vieux compagnon de nos songes, jadis privilégiée au sein du monde rural, pris ici, chez les bouviers du Morvan, une étrange dimension tout à la gloire de la civilisation pastorale.



La totalité des textes écrits par des observateurs étrangers, le plus souvent lettrés, évoquent l'habileté de ces animaux athlétiques, comme leur étrange complicité vis-à-vis du maître qui, usant le plus souvent de sa seule voix, mène son charroi. Ils sont disposés naturellement à œuvrer sur les plans inclinés, dans les chemins difficiles et pénibles, au travers des terrains abrupts comme des ravins les plus dangereux. Tous ces auteurs qui pensaient de semblable façon, notaient en conclusion : "c'est qu'en effet, aucune race sans doute, ne peut égaler l'adresse de ces bœufs Morvandiaux, petits, sobres, intelligents et travailleurs !". Cette race unique, sans doute venue en l'état du néolithique, fut plus qu'un outil d'exception parce qu'elle conditionna totalement les modes de vie d'un terroir durant une longue période historique, engendrant du même temps, une forme de civilisation particulière, fondée sur le principe d'une migration temporaire.



Cette estimation n'est pas trop forte dans la mesure où l'ampleur des phénomènes qui en découlèrent, fut le principal critère de survie d'une population considérée alors comme étant à part, ainsi que le montre cette citation quelque peu forcée, empruntée à un historien d'un siècle déjà lointain : "le Morvan est un pays rude, primitif, un coin d'Armor perdu sous les chênes, enfoui dans les fougères folles, d'où pointe à côté des rochers

sanglants. Les rochers de granit, l'arête aiguë des menhirs; pays de contes et de légendes, où, la nuit venue, courent les follots, dansent les fées en rondes gracieuses au bord des fontaines, où les sorciers tiennent sabbat infernal sous les arceaux de rouvres séculaires et lancent les sorts désastreux sur leurs ennemis. Une population particulière l'habite, ne se mêlant à nulle autre et conservant son caractère spécial sur ce sol bien à elle, depuis peut-être les temps qui ont précédé l'arrivée des Gaulois..." ou encore : " c'est un pays sauvage où neige et glace sévissent communément six mois par an, où la justice craint le paysan et où le paysan ne craint que le diable..."



Ainsi, les paysans de ces cantons, confrontés à une misère chronique propre à l'endroit, possédant en outre des us aboutis, liés à un outil spécifique, utilisèrent au mieux leur grande connaissance des attelages, n'hésitant pas à colporter sous d'autres cieux leur science du charroi, comme du débardage des bois. Et c'est certainement de cette façon qu'est née à une époque reculée la pratique des voituriers boeutiens migrants, qui devinrent vite les Galvachers du Morvan. Ce phénomène migratoire étonnant, qui consistait à abandonner son foyer durant six mois de l'année, afin de se louer sur les chantiers forestiers proposés par d'autres terroirs, proches ou éloignés, entraîna ces gens au pas de leurs bœufs rouges, sur les chemins de 23 départements, concernant 8 de nos actuelles régions; de l'Auvergne aux Ardennes, de la Normandie à la Lorraine ou à la Franche-Comté, sans oublier la région parisienne.



Leur réputation unanimement reconnue, la dureté de leur condition de vie, la solidarité des clans familiaux qui permet aux maisonnées de survivre en l'absence du père et du mari, la liberté ainsi acquise grâce aux gains rapportés, ont élevé cette tradition au niveau d'un mythe justifié, puisque de St-Brisson à Anost, en passant par Glux, Arleuf, Cussy, Gien-sur-Cure ou Planchez, ces hommes de fer ont témoigné en leur temps pour le Morvan le plus profond et le plus authentique.

Cependant, avant d'évoquer plus précisément cette surprenante aventure humaine, il est nécessaire de la situer dans son temps, du moins dans son contexte général, à savoir : ce milieu rural particulier inféodé à la forêt et aux bovidés.

Dès l'enfance, le morvandiau est berger d'aumailles et avec d'autres gamins de sa classe d'âge, garde les troupeaux du hameau, car ici, c'est le système clanique qui prévaut et encore aujourd'hui, les patronymes familiaux représentent la majorité des lieux dits. Puis, ses forces étant venues, vers sa douzième année, il mène la charrue, devenant à 16 ans un bouvier achevé. Là, il peut s'il le veut, sous la conduite d'aînés, pratiquer le premier métier des hommes du bœuf, menant à pied, les bêtes rouges du Morvan destinées à la boucherie, jusqu'aux abattoirs de Lyon, de Besançon et plus encore de Sceaux ou de Poissy, près de Paris. On lui confie alors 14 animaux non liés, qu'il doit convoyer aidé de son chien, en évitant les villes, les bourgs et même les écarts proches de ces derniers, couchant à la belle étoile par tous les temps, ayant des provisions de bouche pour 12 journées.

On a du mal à imaginer désormais ce que représentait la grande caravane de ces toucheurs, ainsi nommés, menant des bêtes par dizaines, voire d'avantage, chaque groupe étant espacé du précédant et du suivant d'une centaine de mètres, afin de garantir un minimum de sécurité car un grand troupeau ne peut être pleinement dominé et devient en cas de panique, un réel danger. Déjà, ils faisaient peur et certaines régions traversées ont conservé la mémoire de ces "bou aux bœufs farouches, qui entre chiens et loups s'approchaient des villages avec leurs équipages..." pour disait-on, emporter les enfants peu sages. Vers sa vingtième année, l'adolescent cédait la place à l'homme et le toucheur devenait boeutier, car sa renommée de bouvier lui permettait de s'embaucher aux labours des terres à blés de Brie, de Beauce ou de Picardie. Il effectuait alors des migrations saisonnières où ses bœufs rouges faisaient merveille dans ces contrées céréalières réputées. Les archives nous indiquent qu'il y eut une époque où la race morvandelle se vendait là, à des centaines d'exemplaires dressés et où ces gens gagnaient en deux saisons ce qu'ils pouvaient gagner en Morvan en une année.



C'est dire assez l'importance de cet usage spécifique, puisque les gains acquis dans ces conditions permettaient en quelque sorte de s'installer à son propre compte et l'on affirmait volontiers à tous les célibataires désireux de convoler en justes noces : "fais d'abord ta Picardie !". Sage conseil en vérité car pour devenir enfin Galvacher, il fallait être marié et posséder non seulement un toit, mais également le bien propre à la coterie, à savoir : des bœufs à l'étable, aptes à affronter toutes les difficultés de ce type de métier. Lorsqu'enfin ces conditions étaient remplies, le plus dur restait à faire, puisqu'on allait connaître une vie de galère. En effet, cet usage nous paraît aujourd'hui redoutable à plusieurs titres et les recherches actuelles, basées sur des documents irréfutables, qu'il s'agisse de l'écrit ou du collectage oral, nous donne souvent à penser que le jeu n'en valait pas la chandelle. Le gain acquis ne semblant pas toujours à la hauteur du préjudice causé, car cette migration temporaire d'une demi-année, en des régions éloignées, à une

époque où nos commodités n'existaient pas, donc sans liens véritables avec le foyer, condamnait ce dernier à vivoter, pratiquant une agriculture de survie, fondée sur l'autarcie.

Durant des siècles, certains coins de la montagne Morvandelle se vidèrent de leurs jeunes hommes, ainsi, la commune d'Anost qui en 1860, comptait 3856 habitants, recensait 700 Galvachers dedans ces rangs et dans certains de ses hameaux comme Bussy ou Corcelles, 70% des hommes valides s'en allaient loin d'ici, exercer cette pratique traditionnelle. Ils partaient dès le 1er du mois de mai et jusqu'à la St Martin, nul ne les revoyait. Une fois arrivés, après de longues journées d'une marche forcée, ils louaient un pré pour mettre leurs animaux et pour le reste, travaillaient sans trêve ni repos, dormant dans la hutte du charbonnier ou sous le chariot, solitaires mais jamais oubliés par ceux qu'ils avaient laissés. Du lever du soleil à son coucher, ils chargeaient le bois de moulée, débardaient les billes, les grumes et les billots, jusqu'à des troncs énormes que personnes n'auraient pu transporter, puis leur chantier achevé, alors que la forêt d'automne rougissait de nouveau, ils prenaient le chemin de leurs huis lointains, cheminant devant leurs rougeauds.



Pendant la longue absence des hommes, les femmes, les vieux et les enfants assuraient les récoltes de la belle saison, soignant les animaux restant, préparant l'hivernage, portant à bout de bras et de courage, l'avenir incertain de la maison. Non seulement les femmes de ce pays furent les garantes de son intégrité, mais elles demeurèrent la clé de voûte d'un système clanique parfaitement adapté aux situations les plus critiques et qui, malgré son archaïsme permit de traverser un bon millénaire de difficultés... Il paraît que les Gaulois vivaient déjà sous le principe du matriarcat !

L'histoire de cette pratique montre qu'il y eut 3 périodes de Galvache, bien distinctes. Une première étalée sur plusieurs siècles, allant de sa mise en place sous l'ancien régime, jusqu'à la fin du second Empire et qui compte tenu de son apparente immuabilité, peut être considérée comme l'usage originel, puis une seconde à caractère résiduel allant du rétablissement de la République à la Grande Guerre 1914-18, suivie d'une survivance qui prit fin en 1940. A l'exception d'un bouvier isolé qui malgré l'apparition des mécaniques à moteur continua l'antique migration, charriant avec ses bœufs jusqu'en 1965.

Les documents concernant la Galvache historique, sont essentiellement des récits d'auteurs, historiens ou amateurs qui se posent en simples observateurs, auxquels on peut ajouter les différentes pièces d'archives paroissiales, puis municipales ou régionales, voire judiciaires. En effet, ces hommes farouches et souvent mal perçus, vivant au fond des bois, faisaient l'objet de bien des suspicions de la part des populations étrangères qui ne pouvaient comprendre ce mode de vie et cette façon de faire si particulière. En

revanche, les autres périodes nous proposent une iconographie abondante et grâce aux photographies, nous sommes en mesure d'estimer pleinement ce que furent les exploits des Galvachers du Morvan.

On les voit débardant des troncs énormes, tractant au pas de leurs bœufs attelés des grumes aux diamètres impressionnants, pesant jusqu'à 10 tonnes et davantage, ceci étant évidemment réalisé manuellement, à force d'ingéniosité et de courage. C'est aussi dans ces temps-là que cet artisanat devint parfois une industrie, certaines familles alignant jusqu'à 60 paires de bœufs sur les chantiers, augmentant considérablement les revenus du métier. Cependant, ces belles images représentent le dernier chant de ces maîtres du bœufs venus d'un autre âge, car au lendemain du second Empire l'apparition du chemin de fer, ajouté à la disparation progressive des bêtes de la race rouge morvandelle, remplacées sous l'impulsion des politiques et pour raison d'économie de marché par la race charolaise, à sonner le glas de la vieille pratique.



Le nombre des migrants diminuera avec régularité jusqu'à la Grande Guerre et l'année 1920, verra le dernier grand départ à l'ancienne mode. Après cette date on s'aperçoit que les zones de charroi se sont considérablement réduites, tout comme la durée des travaux réalisés. Le charretier à la louée a désormais remplacé définitivement le Galvacher. Il est utile toutefois de préciser que toucheur, boeutier, charretier et Galvacher sont les diverses facettes d'un même homme au cours de son existence et sont parfois alternées en fonction de la durée de l'absence, celle-ci restant intimement liée aux conditions de survie de la maisonnée. Ces charretiers morvandiaux transportèrent tout ce qui put être chargé; des pavés de granit pour les grandes percées parisiennes du baron Hausmann, aux vins de Bourgogne, en passant par les pierres meulières des banlieues, sans oublier les éléments nécessaires à la construction des voies de ce chemin de fer qui, un jour prochain, mettrait à mal cette pratique ancestrale.

Le plus grand exploit de ces bouviers fut de convoier un foudre gigantesque pouvant contenir 200 000 bouteilles, commandé en Hongrie par la maison des champagnes Mercier et devant être livré à Paris pour l'exposition universelle de 1890. Une théorie de bœufs tractait ce charroi et dans certains lieux traversés, il fallut casser des angles de maisons, compte tenu de l'étroitesse des rues, afin de pouvoir tourner. 'est comme cela que ces hommes de fer, ainsi nommés par les habitants des contrées voisines et des pays traversées lors de leurs étonnantes migrations temporaires, portèrent à bout de bras, une large part de notre identité et lorsque sous la poussée du progrès technologique, ils abandonnèrent leurs pratiques, leurs femmes devinrent alors nourrices, relançant le phénomène migratoire propre aux morvandiaux, héritiers d'une très longue histoire commencée à Bibracte, quelques millénaires plutôt. Là, où sur cet oppidum unique, séjournèrent César et Vercingétorix.

Plus tard, lorsque l'impériale Auguste, toge rouge et sceptre en main, déplaça ce haut lieu gaulois pour Autun, la nouvelle cité continua comme par le passé, de dicter sa loi au Morvan tout entier. Pendant des siècles, en septembre, les foires de St Ladres y virent défiler des bêtes rouges par milliers tandis qu'en mars, aux foires des louées, les hommes descendus des montagnes d'à côté, venaient chercher leurs futurs chantiers. Désormais, les flotteurs ne dansent plus sur le flot écumant, les nourrices n'abandonnent plus leurs foyers et dans les cornes en lyre écartée de leurs rougeauds, les Galvachers n'entendent plus le vent chanter, ces gens sont passés dans l'air du temps. Ils sont notre héritage culturel authentique, mais aussi économique, puisque les terres privées d'aujourd'hui demeurent majoritairement les fruits de ces vies de sacrifice. Et parce qu'il n'y a pas de futur sans passé, ils restent exemplaires à plus d'un titre, car aucune technologie ne peut nous affranchir de cette affaire d'esprit.

Quoi que nous fassions, un chêne ou un châtaignier poussent encore en cent années et nous savons que notre vieille terre bouge toujours dans nos mémoires comme au présent, au pas de ces bœufs rouges aux grandes cornes noires, cependant que devant, un bouvier du Morvan "tiaulé" son dialogue étonnant. Tout à la fois, chant de savoir et chant d'espoir...La Maison des Galvachers, lieu à thème de l'écomusée éclaté du Parc Naturel Régional du Morvan, située au centre du bourg d'Anost, vous invite à la découverte de cet usage surprenant.